

MSA 233 624
96191

NOTES GALLO-ROMAINES

XXIX

THÉOPOMPE ET LA GAULE

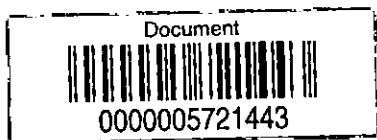
Il y a dans les fragments de l'œuvre de l'historien grec Théopompe, contemporain d'Alexandre, un texte qui me paraît capital pour la connaissance des antiquités de notre pays : « On navigua, » dit-il, « d'abord le long d'une région déserte : c'était celle qu'avaient occupée les Ipsicores, les Arbanes et les Eubiens, Ligures de nation¹. » Il s'agit, évidemment, d'une exploration importante, faite le long des rivages ligures : Théopompe, qui n'est jamais venu en Occident, copie le récit ou le périple auquel cette navigation a donné lieu. — De quels rivages et de quels Ligures s'agit-il?

On songe d'abord aux Ligures de Provence et d'Italie. Mais ces Ligures, qui d'ailleurs nous sont fort bien connus, n'ont jamais quitté leur pays, et l'invasion celtique dans le bassin d'Arles ne les a point chassés.

Doit-on penser aux Ligures du Languedoc, qui, eux, furent chassés par les Ibères, et dont le pays demeura, en effet, désert quelque temps? — Mais le périple d'Aviénus nous a parlé de ces Ligures : c'étaient des Sordes et des Élésyques². Il n'indique pas les noms que donne Théopompe.

1. Étienne de Byzance (Müller, *Fragm. hist. graec.*, t. 1, p. 315, fr. 221 a) : 1° Ἰψίκουροι, ἔθνος Αἰγυπτιακόν. Θεόπομπος, τεσσαρακίστην τρίτην [c'est bien dans son XLIII^e livre que Théopompe s'occupait de l'Espagne; nous avons deux fragments de lui, fr. 224 et 225, relatifs aux abords de Cadix] Ἦν ἐνέμοντο πρότερον Ἰψίκουροι καὶ Ἀρβαῖανοί καὶ Εὐβίοι. Αἰγυπτιακόν τὸ γένος. 2° Ἀρβαῖανοί, ἔθνος Αἰγυπτιακόν. Παρέπλεον δὲ τὴν χώραν τὴν μὲν πρώτην ἔρημον, ἣν ἐνέμοντο Ἰψίκουροι καὶ Ἀρβαῖανοί. Ce second fragment n'est pas donné comme de Théopompe, et il n'est que vraisemblable qu'il lui soit emprunté. — Ces noms sont évidemment arrangés à la grecque, comme tous ceux des vieux périples utilisés par Aviénus, *Ophiussa* (de *Oiasso*), *Oestrymnis* (de *Ostini*), *Nearclis* (de *Ernaginum*). Mais je ne doute pas qu'ils aient à leur base un thème indigène : *Eubii* rappelle les *Oxybii*, qui sont des Ligures de Provence, et les *Lexovii* de Normandie.

2. Aviénus, 562-588.



Restent les Ligures de l'Atlantique et de la mer du Nord; est-il question, à un moment antérieur à Alexandre, d'une exploration faite le long de leurs rivages? et de domaines maritimes qu'ils auraient abandonnés?

Aviénus nous donne précisément la réponse à cette question. — Lorsque, au delà des îles de l'étain, dit-il, on se dirige vers le Nord, on rencontre « la terre des Ligures vide de ses habitants »; ils ont fui « les bords de la mer », que les incursions des Celtes rendaient dangereux¹. — Ces « déserts » ligures, ce sont ceux que l'on rencontrait en longeant la côte septentrionale de la Gaule pour gagner au Nord le pays de l'ambre et des Celtes : c'est là, en Normandie, en Picardie ou en Flandre, qu'on peut placer les Ipsicores, les Arbaxanes et les Eubiens dont parle Théopompe.

Il en résulte que Théopompe a eu sous les yeux le même périple qu'Aviénus². Or, selon toute vraisemblance, Aviénus ne fait que résumer ou transcrire ici le récit du voyage d'Himilcon vers 500 avant notre ère, le seul récit qui ait été écrit et divulgué sur ces lointains parages. Théopompe a pu le connaître et l'utiliser dans son livre, à propos de Cadix et de la puissance carthaginoise.

Aviénus raconte que les Ligures du Nord de la Gaule se sont enfuis dans une contrée sauvage, couverte de bois, de cavernes et de rochers, où de hautes montagnes touchent le ciel³. Je doute que l'auteur du périple, qui ne faisait que longer les côtes, ait su exactement où les Ligures s'étaient réfugiés. On

1. Aviénus, 129-134 : *Siquis dehinc ab insulis Æstrymnicis [le Devon] lembum audeat urgere in undas, axe qua Lycaonis rigescit aethra, caespitem Ligurum subit cassum incolarum; namque Cellarum manu crebrisque dudum praeliis vacuata sunt.*

2. Le rapport entre ces deux textes n'a été, je crois, indiqué que par Unger (*Rhein. Mus.*, t. XXXVIII, 1883, p. 182) : *Theopompos spricht offenbar von einer Entdeckungsfahrt... in den Ocean, er giebt, wie vermuthet werden darf, einen Auszug entweder aus Himilkon oder aus Pytheas. Pytheas, qui n'a jamais parlé des Ligures, est impossible.*

3. Aviénus, 135-142 : *Liguresque pulsî, ut saepe fors aliquos agit, venere in ista, quae per horrentis tenent plerunque dumnos: creber his scrupus locis, rigidaeque rupes, atque montium minae caelo inseruntur: et fugae gens haec quidem diu inter arta cautium duxit diem, secreta ab undis: nam sali metuens erat priscum ob periculum.*

lui aura dit : — dans les forêts du Sud ou de l'intérieur, — et pas autre chose¹.

Or, pour les Méditerranéens du v^e siècle, l'arrière-pays de la mer du Nord, c'étaient les monts Rhipées², qui formaient, avec leurs hautes cimes et leurs bois impénétrables, la limite méridionale des terres hyperboréennes, qui donnaient leurs sources à la fois aux grands fleuves du Nord et au Danube du Midi. C'est dans ces montagnes que le rédacteur ou le traducteur du périple aura placé la retraite des Ligures. — Il est bien probable qu'ils se sont réfugiés dans les bois les plus voisins du littoral, c'est-à-dire dans les Ardennes : mais on aura décrit leurs lieux de refuge avec les traits mythiques des monts Rhipées.

Et nous avons, avec ces textes comparés de Théopompe et d'Aviénus, le premier épisode connu de notre histoire nationale, je parle de l'histoire du Nord : car celle du Midi s'ouvre avec la fondation de Marseille, un siècle auparavant³.

CAMILLE JULLIAN.

1. Différentes hypothèses ont été faites sur la situation et le lieu de refuge de ces Ligures : 1^o leur côte est bien celle du Nord-Ouest de la France, mais tout ce qui concerne leur fuite, dit Müllenhoff (t. I, p. 87 et p. 96), a été interpolé au 1^{er} siècle; l'interpolateur, qui connaissait les Ligures de la Méditerranée, a supposé qu'ils étaient les descendants de ceux du Nord, jadis chassés dans les montagnes, loin de leurs domaines de l'Atlantique : c'est de leurs montagnes qu'ils seraient venus en Provence et dans le golfe de Gènes (cf. Aviénus, 142-5); 2^o ces Ligures habitaient d'abord les côtes occidentales de l'Espagne, et se sont réfugiés ensuite en Galice (Unger, *Rheinisches Museum*, t. XXXVIII, 1883, p. 178 et s.); 3^o autant qu'il m'en souvient, Martins Sarmiento (*Ora maritima*, 2^e éd., Porto, 1896) plaçait les incursions des Celtes dans la Frise et le Jutland, et le lieu de refuge des Ligures en Norvège; mais je n'ai plus sous les yeux ce livre, qui m'avait paru fait avec grand soin.

2. Αἱ καλούμεναι Ῥίπαι, περὶ ὧν τοῦ μεγέθους λίαν εἰσὶν οἱ λεγόμενοι λόγοι μυθώδεις, etc., Aristote, *Météorologiques*, I, 13, 20. Ne pas oublier que ce passage d'Aristote (dans lequel le Tartossus et l'Isler découlent des Pyrénées) remonte à une source fort ancienne, antérieure à Hérodote et sans doute contemporaine d'Aviénus.

3. Le seul texte de Théopompe qui se réfère à la Gaule est le suivant, toujours du livre XLIII : Ἐπιέννην τῆς Ἀρλίωνος, πόλις μεγάλη, ἐσχάτη τῶν Κελτικῶν. Τὸ ἔθνος Ἀρλίωνος, ὡς Θεόπομπος μγ'. On peut faire, à propos de ce texte, force hypothèses. — Est-ce une confusion avec le fleuve Drilon, et celui-ci aura-t-il été un instant la limite des Celtes du Danube et de l'Illyricum? — Dritonios a-t-il été réellement le nom de quelque vaste oppidum de la Celtique de l'Elbe, analogue à ces oppida cimbriques dont on admirait les ruines colossales, castra ac spatia (Tacite, *Germanie*, 37)? — Ou, enfin, Dritonios est-il là pour Corbilo, et s'agit-il de ce port célèbre de la Loire, qui semble avoir été, en effet, le premier lieu celtique qu'ait connu Pythéas en venant du Sud (Polybe chez Strabon, IV, 2, 1), et, par conséquent, le dernier de la Celtique considérée comme pays du Nord? Dans ce cas, Théopompe aurait utilisé, livre XLIII, le périple de Pythéas après celui d'Himilcon.

CHRONIQUE GALLO-ROMAINE

Nantosuelta et la Victoire. — Le Musée de Metz a fait tirer d'excellentes cartes postales photographiques de quelques-uns de ses monuments les plus célèbres. J'ai sous les yeux celle de l'autel *Sucello et Nantosuelle* (*C. I. L.*, XIII, 4542).

Nantosuelta a-t-elle des ailes, comme on l'a affirmé? Sur ce point, l'ombre du cliché m'empêche de voir. La question est fort importante. Si Nantosuelta est ailée, son image la ferait ressembler davantage à une sorte de Victoire. Or, je crois de plus en plus que la divinité féminine des Celtes a été interprétée en Victoire : voyez Dion Cassius (LXII, 6, 2 et 7, 3) et regardez ce qui s'est passé chez les peuples du Sud-Est (*Rev. Ét. anc.*, 1899, p. 48). Si cette Nantosuelta a été figurée de même, nous aurions là une preuve de plus que ce monument nous montre enfin le couple des deux plus grands dieux gaulois, — sous une de ses formes. Ce qui est la thèse de S. Reinach, *Cultes*, p. 217 et suiv.

A la question sur les ailes de Nantosuelta, M. Kenne, le conservateur du Musée de Metz, me répond gracieusement : « Nantosuelta porte réellement des ailes sur le monument de Saarbours (l. c.) ; les ailes manquent sur l'autre petit autel où elle est représentée seule. De même sur l'autel de Kirchnaumen (*C. I. L.*, XIII, 4469), où il semble bien qu'on ait représenté la même déesse, identifiée là à Diane. » — L'existence de l'aile me paraît maintenant certaine (plus loin, p. 246).

Langue celtique. — Dans la nouvelle édition du *Grundriss der romanischen Philologie* de Gröber (1^{er} vol., Strasbourg, Trübner, 1904, 3^e fasc.), le travail de Windisch sur les langues celtiques a paru sans grand changement (p. 371-404). Ce qu'il y a peut-être surtout de nouveau, ce sont les dix-huit lignes de la conclusion, entièrement inédites.

Les Basques. — Toujours à propos de Gröber : il y a plus de changement dans le chapitre de Gerland sur les Basques (p. 405-430), mais ce sont surtout changements de détails, additions bibliographiques. L'ensemble des idées n'en est point modifié.

Atacinus. — Hey, dans l'*Archiv für lateinische Lexikographie* de Wölflin, t. XIV (1905), p. 270, examine les questions que soulève (et il y en a beaucoup) l'épithète d'*Atacinus* donnée à P. Varron. Même

1. D'après d'Arbois de Jubainville *apud* Reinach, *Cultes*, p. 224, Nantosuelta signifiait « bellânt à la guerre ». Or, la grande divinité féminine des Celtes a été également interprétée en Bellone (par ex. *Corpus*, XII, 2872; Ammien Marcellin, XXVII, 4, 4).

après ce travail, je ne m'explique pas encore le choix de ce nom, si c'est un ethnique, pas plus que celui d'*Atacini* donné aux gens de Narbonne (Méla, II, 75). Un ethnique fluvial me paraît toujours extraordinaire. S'il existe, c'est que le fleuve a servi, d'abord, à dénommer un *pagus* (cf. *regio Arurensis*, pays de l'Aar, *C. I. L.*, XIII, n° 5061). — On a trouvé, je crois, *Araurus* ou *Arauricus* comme *cognomina*.

Ethniques gaulois. — A propos de la formation des ethniques, voyez dans ce même *Archiv*, 1905, t. XIV, le travail de Wackernagel. Il y est question des noms de peuples de nos pays.

La Santonique. — Nous recevons les bonnes feuilles d'un excellent travail de M. le docteur Guillaud, professeur à la Faculté de médecine de Bordeaux, sur l'*Absinthe de Saintonge ou Santonique* (La Rochelle, Texier, 1905), publication de la Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis. M. Guillaud me paraît faire bonne justice (p. 14) des étranges hypothèses suscitées par le texte de Dioscoride (III, 25) : il ne peut y être question du pays des Centrons (Tarentaise), mais de la Saintonge. La Gaule n'a connu en pharmacie d'autre absinthe que la Santonique.

Les Benoïtes. — On appelle de ce nom (*benedictæ*), dans le Pays Basque, des desservantes attitrées du culte catholique. M. Webster vient de montrer que l'institution remonte à la primitive Église : et c'est là encore une preuve, et non des moindres, de cette tendance des Basques à cristalliser chez eux de très anciens usages (*Seroras, Freyras, Benoïtes, Benedictæ, parmi les Basques*, Pau, Garet, 1905, tirage à part de la *Revue du Béarn et du Pays Basque*).

Musée de Meaux. — Dans sa notice sur *Les Origines du Musée de la ville de Meaux* (*Bulletin de la Soc. litt. et hist. de la Brie*, t. IV, fasc. 2, Meaux, 1904), M. Lebert rappelle que les points de départ d'un musée public à Meaux sont : 1° la générosité d'un magistrat en 1713; 2° un plan particulier conçu par un Meldois en 1783; 3° une création très sérieuse de la Révolution (1793-96). Toutes ces dates correspondent bien aux faits généraux de l'histoire de nos musées et de notre érudition provinciale.

Livre d'or de Bayonne. — J'ai sous les yeux les bonnes feuilles du célèbre Cartulaire de Sainte-Marie de Bayonne, si précieux pour la géographie, la toponymie, l'histoire du Pays Basque, document absolument unique en son genre. Mais il semble que ces feuilles aient été tirées il y a près ou plus de dix ans. Qu'attend-on pour faire paraître le volume? De toutes parts, si l'éditeur veut se donner de la peine, les souscriptions lui parviendront. Qu'il lance donc son œuvre.

Cypressac. — On vient de publier un document qui appelle *Cypressac* le bois de cyprès des environs de Bordeaux (*Revue Philomatique*, 1905, p. 238; cf. *Revue des Ét. anc.*, 1903, p. 136). Ce docu-

ment me rappelle la discussion jadis engagée sur les noms en *ac* : sont-ils tous des noms de propriétaires ? n'y en a-t-il pas de tirés de la nature des lieux ? La question est à reprendre. Il faut avouer, par exemple, que s'il y a une « villa seule », c'est bien Soulac, et que si le hasard avait domicilié là un Solus, il aurait bien fait les choses.

La Rigordane. — Ce n'est pas seulement le nom d'une route, mais aussi d'une forêt dans la région des Basses-Cévennes (*Revue Cévenole*¹, VI, 2^e sem. 1904, p. 170). C'est la forêt de Portes, sur la grande voie d'Alais à Clermont. Mais quelle est l'appellation primitive, forêt ou route ? — La situation de Portes était capitale, placée avant la grande montée et au carrefour de la voie de Mende et de celle du Puy. Son nom doit se rattacher à sa situation (cf. *Dict. top. du Gard*, p. 180 et 169).

L'Art ibérique. — A propos du livre de M. Paris, M. Déchelette croit (*L'Anthropologie*, 1905, p. 29 et suiv.) que la célèbre fibule au cavalier de la collection Vivès est une simple imitation des fibules italiennes des régions d'Este et de Bologne. Il y a cependant des différences : la tête portée par le cheval espagnol manque aux fibules italiennes, et c'est un détail caractéristique. D'autre part, pourquoi refuser aux régions ibériques d'avoir eu leur divinité équestre indigène ? Il suffit d'examiner les tombes du Nord-Ouest pour y remarquer un cavalier semblable à celui de la fibule. S'il est un pays où des types propres ont pu prendre naissance, c'est cette Espagne, avec sa double civilisation de l'Andalousie et de l'Aragon, de Cadix et d'Huesca. Je ne partage pas du tout, à cet égard, les réserves de M. Déchelette. — Il a avec raison rapproché les fibules à disques du tumulus d'Avezac des fibules semblables trouvées en Espagne. Mais à Avezac (Hautes-Pyrénées) nous sommes en plein pays d'immigration ibérique.

Écriture préhistorique. — C'est avec émotion qu'on suit dans *L'Anthropologie* (1904 et 1905) les révélations ou les conjectures de M. Piette sur les écritures des temps préhistoriques. Il y a évidemment dans ces documents des choses diverses : de simples dessins, des signes symboliques, des *graffiti* peut-être d'époque récente. Mais il y a aussi, semble-t-il, quelques rudiments d'alphabet. Les merveilleux dessinateurs de l'âge du renne étaient capables de concevoir le signe représentatif du son. La France offrira, certainement, un jour de féconde découverte, les mêmes surprises que la Crète ou Mycènes.

Administration impériale. — La première édition du livre de M. Hirschfeld est de 1876 : c'était, pour lui, presque une œuvre de jeunesse. Mais l'ouvrage dénotait une telle maturité, une telle sûreté de connaissances, une telle prudence d'assertions, qu'il classa tout de suite l'auteur parmi les maîtres, et que nous ne séparions pas, en troisième année d'École normale, son nom et son œuvre de M. Mommsen.

1. C'est le nom actuel de la revue de la Société scientifique d'Alais.

sen, qu'il remplaça depuis à Berlin. Voici la seconde édition de l'ouvrage (Berlin, Weidmann, 1905) sous un titre en partie nouveau : *Die kaiserlichen Verwaltungsbeamten bis auf Diocletian*. Toutes les qualités de la première sont là, affinées par trente ans de travail continu, désintéressé, d'une vie d'intelligence, de réflexion et de services rendus. Ai-je besoin de dire que désormais tous ceux qui s'occuperont de la Gaule romaine devront prendre ce livre comme *vade-mecum*? A chaque instant, nos inscriptions de *procuratores*, de *censitores*, et les mines, les douanes des Gaules et la situation de Lyon s'y éclairent d'un jour nouveau. La bibliographie est fort complète, sans abus, et nos dernières publications françaises sont utilisées.

Ibères en Gaule. — Les découvertes de poteries ibériques dans la région narbonnaise, communiquées par M. Pottier à l'Académie des Inscriptions (19 mai 1905), confirment ce que les textes et les monnaies permettaient de supposer : c'est que l'influence du nord de l'Espagne a été beaucoup plus grande au sud de la Gaule qu'on ne croit (cf. *Revue*, 1900, p. 140). Les Ibères ne sont pas, en Gaule, une population primitive refoulée par les Ligures : c'est exactement le contraire (cf. *Revue*, 1903, p. 383). Au VI^e ou au V^e siècle avant notre ère, l'État puissant, industriel et commerçant qui s'était formé au nord de l'Èbre, dans la région d'Huesca ou des Hergètes (qui fut le noyau du nom et de la civilisation ibériques), cet État a commencé à pénétrer au nord des Pyrénées et à y faire rayonner ses émigrants, sa langue, son alphabet et son art. Il ne s'arrêtera ou ne reculera que devant l'arrivée des Gaulois Volques, postérieure, sans aucun doute, à l'an 400.

Les voies romaines en Gaule, par A. Melaye, Saint-Vit (Doubs), Tranchart, 1905, in-8° de 11 pages : clair résumé des manuels sur la Gaule romaine.

Étymologies latines. — M. Melaye recherche dans deux brochures : *Étymologies des noms composés de deux ou plusieurs mots de forme latine*, 8 pages in-8°, et *Origines des mots*, id. (Saint-Vit, etc., s. d.), les étymologies de noms propres et de noms de lieux : simple résumé des notions les plus acceptables.

Gaule romaine. — Long, copieux et exact article *Gallia-Gallia* de M. Toutain dans le *Dizionario epigrafico*, t. III, p. 376-421 : tirage à part, numéroté spécialement, de 46 pages.

Poteries du terroir marseillais. — En voici de nouveaux spécimens trouvés par MM. Clerc et Arnaud d'Agnel à la Tourette de Saint-Marcel : les unes, d'apparence grecque ; les autres, de fabrication indigène. Dans leur travail, les auteurs veulent donner l'impression de poteries très anciennes, ligures ou de style grec primitif. Qu'il me soit permis de douter : les unes et les autres, tout en s'inspirant peut-être de traditions très anciennes, m'ont semblé bien plus près de l'ère chrétienne. Nous sommes, à Marseille et dans le bassin de l'Huveaune, sur un

terrain spécial, où les règles du développement céramique ne sont pas rigoureusement conformes à la chronologie établie pour ailleurs. (*Découvertes archéologiques à Saint-Marcel*, tirage à part du *Bulletin archéologique*, 1904.)

La Major de Marseille. — C'est la cathédrale, un des points les plus garnis d'histoire du sol gaulois. On nous prie d'annoncer que M. Roustan va publier, à la librairie Flammarion de Marseille, *La Major et le premier baptistère de Marseille*. Souhaitons que ce soit un bon livre : l'occasion de dire du nouveau n'y manquera pas.

La Mosaïque de Lescar. — Après M. Dangibeaud, M. Lanore revient sur ce célèbre monument qui a fait couler tant d'encre dans le Sud-Ouest (*Revue du Béarn*, mai 1905) : il la croit du XII^e siècle, et contemporaine de l'inscription de l'évêque Gui (1115-41) : je suis fort frappé par ses arguments.

Cachets d'Oculistes. — M. Espérandieu vient de publier pour le *Corpus*, t. XIII, 3^e p., le recueil des cachets d'oculistes. Il en a fait un tirage à part de 174 p. et 68 pl., avec table (Paris, Leroux, 1905).

Alésia. — C'est une fort heureuse idée que celle qu'a la Société Scientifique de Semur-en-Auxois, de réveiller l'attention sur Alésia par un congrès d'archéologie. Puisse-t-on se décider à fouiller le plateau ! N'oublions pas qu'Alésia n'a pas été seulement le lieu de la principale résistance à César : elle fut, dans la Gaule indépendante, elle demeura dans la Gaule romaine, une cité sainte, sorte d'Albe de la Celtique. Et elle fut aussi une cité industrielle de premier ordre. On y trouvera peut-être les monuments les plus caractéristiques de la religion gallo-romaine, et d'autres des premiers temps chrétiens.

La légende d'Hannibal. — Je n'ai pas lu le mémoire de M. G. Grasso sur *La leggenda Annibalica nei nomi locali d'Italia* (*Rivista storica italiana*, IX, 1, p. 51-53). Mais, sans le lire, je n'approuve le travail que s'il est absolument destructif. Il n'y a pas trace de légende d'Hannibal dans les noms de lieux ni en France ni en Italie, pas plus qu'il n'y a de souvenirs locaux de Marius ou de César.

La conquête de la Gaule. — M. Ferrero a écrit de belles pages, exactes et fines, sur ce sujet, dans son volume sur Jules César (*Grandeur et décadence de Rome*, t. II, Paris, Plon, 1905). — Page 50, il insiste sur le fait que César a proclamé en 57 la formation de la province romaine. Non ! il n'y a pas eu de proclamation formelle : un acte de ce genre nous aurait été connu par Orose, Cicéron, Florus, à défaut de César lui-même ; et puis l'année de la proclamation a été par les anciens eux-mêmes fixée au consulat de Sulpicius et Marcellus (51). Que César, à la fin de 58 et de 57, ait fait comme si la province était proclamée, cela va sans dire. Mais entre le fait et le droit, il y a loin. — M. Ferrero n'accepte pas le chiffre donné par César, de l'émigration helvète (360,000) ; il préfère celui d'Orose (157,000) : c'est, je

crois, faire bon marché de César, confirmé par Plutarque et Strabon, au profit d'un texte trop souvent dénaturé par les copistes. — Il ne croit pas que Vercingétorix ait pu avoir 100,000 fantassins en février 52 ; mais en septembre, il en avait encore 80,000 et n'en avait point levé depuis l'entrée en campagne. — Petite ville, Alésia ? pas en tout cas comme étendue : un million de mètres carrés sur le plateau, sans parler des terrasses en contre-bas. — A la fin, un appendice sur les guerres contre les Helvètes et les Suèves. — Je fais des réserves sur l'importance mondiale que M. Ferrero donne à la guerre des Gaules, qui « a régénéré le monde ancien ». Je doute que toutes ces guerres, ces conquêtes, ce sang versé, cet égorgement d'une nation soient des bénéfiques acquis par l'humanité. Vraiment, nous continuons à abuser de l'optimisme rétrospectif qui nous fait admirer et César et Auguste. Soyons donc un peu précis, positifs et humains. Ce que je vois dans la conquête de la Gaule, c'est beaucoup de crimes commis par César en vue de crimes plus grands encore. M. Ferrero a eu « beaucoup de plaisir à écrire l'histoire des quatorze ans » qui vont de 58 à 44, de l'arrivée de César en Gaule à sa mort : il a du ressort. C'est, pour moi, une des époques les plus atroces et les plus stupides de l'histoire du monde. Vous me direz qu'il le fallait pour que l'Empire fût fait, et que l'Empire a rendu la paix au monde. Mais il faudrait d'abord prouver que l'Empire a été, tout compte fait, un progrès, et ensuite qu'il ne pouvait pas se faire autrement. César est un homme supérieur, je le veux bien ; mais j'aime mieux Caton, — Caton, que M. Ferrero, hélas ! escamote dans ce volume, et que j'aurais voulu voir partout, dressant, contre l'ambition sanglante de César, sa droiture, sa ténacité, sa noblesse franche et bonne, et son inaltérable bon sens.

Rutilius Namatianus. — M. Vessereau, professeur au lycée de Poitiers, vient d'écrire sur le sujet une thèse très consciencieuse, qu'il a soutenue (15 juin 1905) devant la Faculté des lettres de Bordeaux (Paris, Fontemoing, 1904, 1 vol. in-8° de xxii-444 pages).

Sosio pura. — C'est un mot ou deux mots de l'inscription magique de Rom. Je ferai remarquer qu'on trouve quelque chose de semblable dans la tablette celtibérique de Castellon de la Plana (Hübner, p. 156), où on lit, à la fin de la seconde ligne *shsin pura. Sosio*, comme on sait, semble correspondre en celtique à *hic, hæc, hoc*, des Latins.

Ciallos. — Puisque nous en sommes aux rapprochements dans l'inconnu de ces langues mystérieuses, rappelons que le mois intercalaire des Gaulois, d'après une hypothèse récente (cf. Loth, *L'Année celtique*, p. 7), serait le *ciallos* du Calendrier de Coligny. Or *cialli* se retrouve dans l'inscription de Rom (remarque de Nicholson, *Keltic Researches*, p. 136). C'est au moins une preuve que Rom et Coligny sont des documents de langues apparentées.

Diminution des espèces végétales. — C'est une question impor-

tante que seule l'étude des noms de lieux et des chartes permettra d'aborder. M. W. Webster, le célèbre basquisant, veut bien m'écrire à ce sujet à propos du hêtre : « Le hêtre était autrefois beaucoup plus répandu dans les Pyrénées. Larrhun (la Rune) était couvert d'arbres de cette espèce, et toutes les Pyrénées occidentales jusqu'au Pic d'Anie. Mais, comme le hêtre est, de tous les bois, celui qui chauffe le mieux [qu'on songe aux descentes vers Paris des hêtres du Morvan], la destruction en a été très rapide. Aussi ne le conserve-t-on, trop souvent, que juste ce qu'il faut pour la nourriture des porcs et pour la fabrication d'avirons, poulies, etc. Avant la Révolution, les *Faceries, Lois et Coutumes* édictaient des peines sévères contre ceux qui détruisaient le hêtre. » Ne pas oublier que, dans notre histoire religieuse, le hêtre est un dieu au moins aussi ancien que le chêne. Je crois que, dans les populations rurales, son culte s'identifiait souvent avec le culte des collines. En tout cas, les fameuses inscriptions *Fago Deo* désignent le hêtre-dieu et non pas un dieu à nom *Fagus*, qui n'aurait rien à voir avec le hêtre. « Est-ce que *la Haya, Andaya, Ayamonte* [noms de montagnes pyrénéennes] ne peuvent venir de *fagus*? » ajoute M. Webster. Si cela était, cela confirmerait ce que je viens de supposer de la solidarité entre le culte des monts et le culte des hêtres.

Ictodurus. — Nom donné par la Table de Peutinger entre Gap et Chorges : au lieu dit Les Paris, suppose M. Nicollet (*Bull. de la Soc. des H.-Alpes*, dernier fasc. de 1904); Manse, dans la direction du Champ-sœur, répond M. Roman (*id.*, 1905, p. 242-250).

Mons Seleucus. — M. Martin justifie l'identification de ce lieu à La Bâtie-Mont-Saléon (*id.*, 1905, p. 256).

Voie romaine du Col de Gabre. — M. Martin, même recueil, p. 259-264, revient sur son tracé et ses stations.

La Diane aux serpents de l'autel de Mavilly. — C'est, dit M. S. Reinach, une copie d'une Diane arcadienne (*Ac. des Inscr.*, séance du 2 juin).

Les temples gaulois de Nantosuelta. — Cf. plus haut, p. 239. L'envoi du beau travail de M. Pick sur les divinités porte-temples dans le monde grec (*Die tempeltragenden Gottheiten*, in-4° de 42 p., extrait des *Jahreshefte* de l'Institut archéologique autrichien, 1904, t. VII) me fait encore penser à l'énigmatique Nantosuelta, elle aussi déesse porte-temple. Sur le grand autel de Sarrebourg, où elle est nommée, elle porte une hampe surmontée d'une édicule; sur le petit autel, où elle n'est pas nommée, cette édicule se retrouve au bout de la hampe, et je crois aussi dans sa main gauche (on a dit aussi une cassolette); sur le monument de Kirchnaumen, il y a aussi une édicule sur le sceptre. — Je ne crois pas cependant à un emprunt à l'imagerie gréco-romaine. Le temple ou l'édicule apparaît également, en fonction

religieuse, dans les monnaies gauloises. On le trouve surmontant la croupe du cheval, comme on trouve, à la même place, tant d'êtres et de fétiches religieux : Muret et Chabouillet, 4472-82, 4498-506, 4514-5, 7050-5. — Remarquez que le maillet de Sucellus, le compa-



FIG. 1.

gnon de Nantosuelta, se retrouve également sur les monnaies, et également près du cheval, 6929, 6931 (pl. XX).

Grâce à une nouvelle amabilité de M. Keune, nous pouvons publier, plus nettes qu'on ne l'a fait jusqu'ici, quelques parties essentielles des monuments de Sarrebourg. — 1° Grand monument : La déesse a bien des ailes (cf. p. 239), et ce que porte la hampe qu'elle tient est bien une édicule à deux ouvertures (fig. 2). — 2° Petit monument : On voit (fig. 1) qu'il s'agit bien à droite et à gauche d'édicules. Mais à gauche, c'est une édicule carrée; à droite, une édicule circulaire : l'une et l'autre avec ces pignons ou ces dômes que les anciens ont attribués aux édifices gaulois. Il est à remarquer que l'édicule de droite présente des traces d'imbrications (les couronnements imbriqués sont en usage dans les grands édifices funéraires gallo-romains de l'époque). Au-dessus du

sommet de l'édifice de droite apparaît un oiseau qui semble posé sur un perchoir. Rien n'indique à coup sûr qu'il s'agisse d'un corbeau. Je me demande s'il ne faut pas établir un lien entre l'oiseau et cette édicule circulaire, l'une étant la cage de l'autre. — Quoi qu'il en soit, nous avons dans ces extraordinaires monuments des éléments nouveaux de la mythologie gauloise. Et qui sait si d'éléments en éléments on



FIG. 2.

ne reconstituera pas la vie de ces dieux, comme nous pourrions essayer à l'aide de la croix et des signes de la Passion de deviner la vie du Christ, si l'Évangile n'était pas là ?

Comparez à l'édicule de droite l'urne-cabane publiée par Montelius (*Temps préhistoriques*, p. 72). Du reste, il est bon de remarquer que ces monuments religieux gallo-romains peuvent être commentés à la fois avec les monnaies des temps de

l'indépendance gauloise et les représentations figurées des pays scandinaves. Ils forment, si je peux dire, le stade intermédiaire entre, d'une part, l'âge monumental dont les monnaies armoricaines nous fournissent le type le plus caractérisé, et, de l'autre, l'âge monumental représenté par le chaudron de Gundestrup. Mais les pensées, les croyances et les symboles plastiques de ces trois périodes ne sont pas sensiblement différents.

Cartes postales archéologiques. — L'exemple de M. Keune, du musée de Metz, devrait être imité de tous nos musées archéologiques. Cela coûte si peu de faire mettre un monument en carte postale. Cela se vend si vite ! Tous les visiteurs des musées en achèteraient quelques-unes : l'administration ferait quelque bénéfice. A défaut du tourniquet, dont on ne veut pas, il y aurait la carte postale, dont tout le monde veut. Et cela vulgariserait nos monuments de Roanne, d'Arles, du Puy, etc., qui ont bien besoin d'être connus.

Denys d'Halicarnasse. — On annonce enfin le 4^e et dernier volume de l'édition Jacoby (Teubner). Il y aura là, j'espère, un bon texte des fragments utiles pour la Gaule.

Lucain. — L'édition de Hosius va être réimprimée avec un nouveau commentaire critique.

Pline l'Ancien. — M. Mayhoff vient enfin d'achever l'impression du tome I^{er} de son édition, qui sera indispensable (plus utile, certes, que celle de Sillig) pour toutes les questions relatives à la géographie de la Gaule (chez Teubner).

Fouilles de Metz. — Quarante inscriptions et monuments funéraires, voilà un joli butin et bien présenté, avec commentaire sobre et bonnes figures, par M. Keune (extrait du *Jahrbuch* de la *Gesellschaft* d'histoire lorraine, t. XVI, 1904). Beaucoup de noms gaulois, voisins en partie de ceux de Bordeaux. L'analogie entre la sculpture funéraire de ces deux villes et de Trèves s'affirme. Je remarque cependant à Metz une certaine tendance, sur les tombes, aux motifs tirés de la flore, plus rares à Bordeaux. — Du même M. Keune, à qui nous devons beaucoup ces temps-ci, notice (même recueil, p. 477-84), sur un monument figuré trouvé à Metz avec la Fortune, Cérès, Hercule et l'hydre, et, entre deux figures, trois poissons groupés : cela est étrange, et il doit y avoir là dedans des éléments indigènes, non classiques. Ce motif des poissons se retrouve, on le sait, et dans des dessins de l'âge du renne et sur des vases du Dipylon. Voilà de quoi fournir un nouvel élément aux parallèles chers à M. Hoernes ! — La figure (t. XVII, n° 9) est regardée comme celle d'un Vulcain. Ne serait-ce pas plutôt celle d'un forgeron ? Il est vrai que, d'une figure semblable du Musée de Trèves (Hettner, n° 158), M. Keune croit que c'est un dieu et non un homme.

La Picardie. — Le travail de M. Demangeon, un des meilleurs sortis de l'école géographique française (*La Picardie*, Paris, Colin, 1905), renferme, sur la disparition des sources depuis l'époque ancienne, sur les forêts du pays, anciennes limites des populations gauloises, bien des vues et des données utiles à la connaissance de l'ancienne Gaule.

Les chevaux gaulois. — Avec une vigueur que l'âge n'affaiblit pas, M. Piétrement soutient ses théories transformistes sur les origines des races gauloises et françaises (*Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 6 oct. 1904, tirage à part).

Villa romaine du Bas-Empire. — La villa dont M. Amtmann décrit les ruines et les très curieuses statues (*Soc. arch. de Bord.*, XXV, 1^{er} fasc., 1904) est une des rares villas du IV^e siècle que nous possédions. Elle est contemporaine de celles de la Moselle, dont Ausone décrit, trop vaguement, les merveilles. Si les statues publiées par notre ami sont contemporaines de la villa, elles sont peut-être les dernières Vénus ou Dianes sculptées dans le monde païen, et à ce titre elles ont un intérêt exceptionnel. M. Dezeimeris avait supposé autrefois que cette villa (près de Libourne) est celle d'Ausone. Cela est fort possible.

Dolmen d'Anglade (Gironde). — Même fasc. Fragments de poignard et de pendeloques en bronze (7 o/o seulement d'étain). Fouilles de MM. Daleau et Maufras.

Écoles gallo-romaines. — M. Roger a soutenu à la Sorbonne, le 16 juin 1905, une thèse sur *l'Enseignement des lettres classiques, d'Ausone à Alcuin*.

Un « riez ». — Il y a, parmi les qualificatifs géographiques localisés dans certaines régions de la Gaule (tuc = sommet dans l'Ouest, jalle = ruisseau en Gironde, garonne ou garonnette = ruisseau dans le Var, etc.), beaucoup de noms qui ont évidemment une origine préromaine. Par exemple celui de garonne apparaît dès les documents du XI^e siècle. M. Demangeon attribue au celtique (*La Picardie*, p. 8, n. 1) le mot *riez*, qui, en Picardie, signifierait « une étendue crayeuse, sans arbres, sans eau ». On aurait aimé savoir le nom latin dans les chartes du Moyen-Age, si elles le donnent.

Ibères et Basques par Pereira de Lima, trad. du portugais par Voulgré, Dax, [1905], in-8° de 236 pages. Le chapitre VIII donne une idée de la théorie soutenue : « La dolichocéphalie touranienne et les caractéristiques morphologiques des Ibères et des Basques. »

Verrerie. — Découverte d'une verrerie d'art gallo-romaine aux Houis, écart de Sainte-Menehould, par M. Mauget, *Mémoires de la Société... de la Marne*, 1902-3 (1904), p. 97 et suiv. — Il y a toujours des antiquités gallo-romaines aux localités de ce nom.

Annius de Viterbe, le faux Bérose et la dynastie des rois gaulois vivront donc toujours ! Auront-ils la vie aussi dure que Pharamond ? « Nérès, grande cité, que fonda le roi gaulois Mage au centre de la Gaule chevelue, *Neriomagus*, était déjà à l'âge de bronze réputée pour la richesse de ses monuments celtiques. Elle était la capitale de prédilection des Brenns, » etc. (*Le Petit Journal*, 1^{er} juillet 1905, à propos de l'exposition au Petit-Palais des fouilles faites à Nérès par M. Moreau.)

Poteries du terroir marseillais. — A la séance du 7 juillet 1905, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, M. Salomon Reinach a communiqué une lettre de M. Vasseur, professeur à la Faculté de Marseille, annonçant la découverte, sur le plateau du Baou-Roux, près Simiane (Bouches-du-Rhône), de tessons analogues à ceux que M. Rouzard a signalés récemment près de Narbonne. M. Vasseur attribue cette céramique au XII^e siècle avant l'ère chrétienne et la qualifie d'ibéro-mycénienne. — Je voudrais bien voir un fragment de ces poteries. Mais j'ai toujours le sentiment que ce dépôt provençal est beaucoup plus récent qu'on ne croit, beaucoup plus, certes ! et que nous sommes surtout en pleine céramique mérovingienne.

Congrès préhistorique. — Il est annoncé pour Périgueux à la fin de septembre. La date comme le lieu sont choisis à merveille. Quelle unique occasion de voir les grottes !

C. J.

